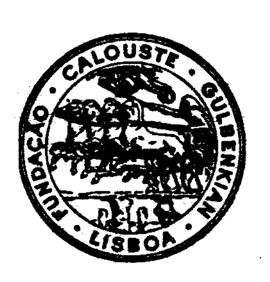
BIBLIOTHEQUE ARMENIENNE DE LA FONDATION CALOUSTE GULBENKIAN

ՀԱՅԿԱԿԱՆ ՄԱՏԵՆԱՇԱՐ ԳԱԼՈՒՍՏ ԿԻՒԼՊԷՆԿԵԱՆ ՀԻՄՆԱՐԿՈՒԹԵԱՆ

NICOLAS ADONTZ

ETUDES ARMENO-BYZANTINES



DISTRIBUTORS

LIVRARIA BERTRAND

LISBONNE — 1965

TABLE DES MATIÈRES

ASOT ERKAT' OU DE FER
ROI D'ARMÉNIE DE 913 À 929

I

Les chroniqueurs byzantins ont marqué l'arrivée à Byzance du roi d'Arménie, Ašot. Ils l'annoncent en ces termes :

Παρεγένετο δὲ τότε ἐν τῇ πόλει καὶ Ἀσώτιος, ἀνὴρ ἐπὶ ῥώμῃ ὀνομαστότατος, υἱὸς ὢν τοῦ ἄρχοντος τῶν ἀρχόντων, ὅν φασι σιδηρᾶν ῥάβδον ἐκ τῶν ἄκρων ἑκατέραις κρατοῦντα χερσὶ τῇ ὑπερβαλλούσῃ δυνάμει διακάμπτειν καὶ πρὸς τὸ κυκλικὸν σχῆμα μετάγειν, τῆς ἀντιτύπου τῆς σιδήρου φύσεως τῇ βίᾳ τῶν χειρῶν ὑπεικούσης. ὃν παραγενόμενον ἡ δέσποινα καὶ μετὰ πολλῆς τιμῆς ὑπεδέξατο καὶ πάλιν εἰς τὴν ἰδίαν χώραν ἐξέπεμψεν.
Σεπτεμβρίῳ δὲ μηνί, ἰνδικτιῶνος τρίτης, Παγκρατούκας ὁ Ἀρμένης τὴν Ἀδριανούπολιν τῷ Συμεὼν προσδέδωκεν. (1).

« A cette époque arriva dans la capitale Ašot, homme célèbre pour sa force, fils du prince des princes, dont on racontait qu'il prenait dans ses mains les bouts d'une baguette de fer, la ployait grâce à sa force extraordinaire et lui donnait la forme d'un cercle, la solidité naturelle de fer ne pouvant résister à la vigueur de ses mains. A son arrivée, l'impératrice l'accueillit avec beaucoup d'honneurs et ensuite elle le renvoya dans son pays.
Au mois de septembre, indiction III, Pankratoukas (= Bagratouk) l'Arménien livra Andrinople à Syméon. »
La date de l'arrivée d'Ašot n'est pas indiquée chez les historiens, mais, comme la mention de l'arrivée est placée avant la prise d'Andrinople en septembre, indiction III,

(1) Theoph. Cont. p. 387 ; Sym. p. 722 ; Georg. p. 879.

c'est-à-dire l'an 914, il est probable que son arrivée même a précédé cette date.

L'impératrice qui accueillit le prince arménien est Zoé, la mère de Constantin Porphyrogénète. L'empereur Alexandre mourut le 6 juin de la première indiction, c'est-à-dire en 913. Constantin, son successeur, après avoir étouffé l'ambition de Constantin Doukas, réclama le retour de sa mère Zoé, qui avait été éloignée de la cour par Alexandre. Cela se rapporte au début de l'an 914, ce qui nous engage à placer l'arrivée d'Ašot à Byzance dans la première moitié de la même année 914, avant le mois de septembre.

Nous avons là un point ferme, qui permettra de contrôler la chronologie assez confuse du règne d'Ašot.

Cet Ašot n'est pas à confondre avec un autre Ašot, également renommé pour sa force et qui s'appelait Makrocheir ou Longuemain. Il tomba sur le champ de bataille de Bulgarophygon en 896 : il est surtout connu par son serviteur Mélias, le brave fondateur du thème de Lykandos.

Notre Ašot est le fils du prince des princes, *τοῦ ἄρχοντος τῶν ἀρχόντων*. C'est le titre officiel que la chancellerie impériale donnait aux rois de la Grande Arménie, *τῆς Μεγάλης Ἀρμενίας*, de la dynastie des Bagratides d'Ani et de celle des Arcrouniens de Vaspourakan, *τοῦ Βασπαρακᾶν* (1).

Ašot succéda à son père Smbat (Symbates), qui, d'après Asołik, l'historien du xe siècle, monta sur le trône en 340 de l'ère arménienne = 891 de notre ère, régna 24 ans et mourut en 364 E.A. = 915 A.D. Le même auteur dit qu'Ašot vécut 15 ans après son père, dont 8 ans de règne, et mourut en 378 E.A. = 929 A.D. Donc, il régna de 921 à 929. Asołik admet un interrègne de 7 ans, de la fin de Smbat en 915 jusqu'à l'avènement d'Ašot en 921.

Malheureusement cette chronologie, pour être si précise, n'en est pas moins discutable. Jean Catholicos, contemporain d'Ašot et de son père Smbat, et même leur conseiller, donne

(1) *De Cerim.*, pp. 686-687. D'ailleurs sous Romain Lécapène et Constantin VII ce titre était réservé aux rois de Vaspourakan, tandis qu'on distinguait les rois Bagratides d'Ani (= Širak) par le titre de *πρῶτος τῆς Μεγάλης Ἀρμενίας. ibidem.*

à Smbat 22 ans de règne, ce qui compromet déjà le calcul d'Asołik. Thomas Arcrouni place la mort du père de Smbat en 339 E.A. = 890 A.D. et Asołik rapporte l'avènement de Smbat à l'an 340 E.A. = 891 A.D. Donc, l'an 891 sera la première année, et la dernière, la 24e, aboutira à l'an 363 E.A. = 914 A.D. et non pas à l'an 364 E.A. = 915 A.D. comme il est mal compté chez Asołik. C'est exactement la date que Moïse de Kałankatou donne pour la mort de Smbat et c'est aussi celle qui a été adoptée par Mxit'ar d'Ayrivank'. Samuel d'Ani a simplement inséré dans son œuvre les deux dates, de sorte qu'il fait mourir Smbat une première fois en 914 et une seconde fois en 915 (et non pas 917, comme dans l'édition, où պժէ doit être corrigé en պժե). Enfin, Étienne Orbélian s'est arrêté à la date de 362 E.A., combinant sans doute la donnée d'Asołik avec celle de Jean Catholicos : 340 + 22 = 362 E.A. ou 913 A.D. (1)

Les renseignements d'Asołik et d'autres auteurs, quelles que soient leurs différences, n'accusent pas de sources indépendantes, mais ils remontent d'une façon ou d'une autre à Jean Catholicos. Aussi faut-il les contrôler d'après la première source et examiner cette même source pour déterminer aussi bien la date qui nous occupe que la suite chronologique des événements qui se sont déroulés sous le règne d'Ašot.

Jean Catholicos, p. 117, nous donne une date assez précise pour nous servir de point de départ dans nos recherches. Nous entendons la date du ravage que l'émir d'Atrpatakan (= Atropatène), Yūsuf b. Abū's Sağ, adversaire du roi Smbat, fit dans la région de Siunik', et que l'historien place au jour de Pâques de l'an 358 E.A., c'est-à-dire, le 16 avril de l'an 909 A.D.

Pendant tout l'été de la même année (p. 118) l'émir s'efforça par tous les moyens de se saisir du roi Smbat, mais il ne réussit pas et revint à Dovin pour y hiverner (p. 119). Smbat regagna sa résidence, la ville d'Erazgavork'.

L'année suivante, donc, en 910, au printemps (p. 119), Yūsuf livra bataille, près de Nig, au fils de Smbat, Ašot et à son frère Moušeł. Yūsuf battit leurs troupes et mit le siège

(1) ÉTIENNE ORBÉLIAN, *Histoire de Sisakan*, ch. 38.

devant la ville de Vałašakert dans le Bagrévand. Asołik place ce siège en 359 E.A. = 910 A.D., ce qui est conforme au récit de Jean Catholicos.

Ensuite Smbat fit appel au calife par l'intermédiaire de Grégoire, prince du Taron. C'est le fameux Krikorikos, dont il est question chez Constantin Porphyrogénète. Grégoire, « prince sage et extrêmement prudent », n'aboutit pas dans sa démarche auprès du calife, la conjoncture politique n'étant pas à cette époque favorable pour une intervention de la part du calife. Son empire était en proie à des désordres. Notre historien fait allusion au mouvement rebelle des Karmates, dont le chef venait de se proclamer Mahdi le 8 janvier 910 et avait envahi Alexandrie. Le meilleur général du calife, Mūnis, luttait contre les révoltés en Égypte (1).

Jean Catholicos ajoute que l'empereur Léon (le texte imprimé a Basile, ce qui est une faute évidente, p.128) était prêt à soutenir le roi Smbat, mais la mort l'en empêcha ; son successeur Alexandre, inquiété «par les troubles des rebelles», ne parvint pas non plus à aider le roi arménien. La mention de deux empereurs, dont l'un est mort le 11 mai 912 et l'autre le 6 juin 913, ainsi que l'allusion à la révolte de Constantin Doukas, ne signifient aucunement que l'historien soit arrivé aux événements des années 912-913. Effectivement, son récit n'a pas encore dépassé l'an 910. Smbat n'avait pas demandé de secours à l'empereur. Ce n'est qu'une pure conjecture de notre auteur, qui, comme ami fervent de l'Empire, tend à justifier l'indifférence du grand souverain chrétien envers les malheurs du pays, à un moment où même le chef des infidèles était favorablement disposé pour une intervention.

L'auteur reprend aussitôt le fil de son récit. Smbat, en pleine connaissance de sa situation critique, ne prévoyant aucun secours du dehors, vint se renfermer dans la forteresse de Kapoyt, ne comptant plus que sur « une intervention céleste ». Au bout d'un an, *զկնի ամի միոյ* (p. 128), donc en 911, Yūsuf apparut devant la forteresse. Le roi fut profondément troublé lorsqu'il vit les chrétiens faisant cause commune avec les musulmans contre lui, et désireux de ne pas verser

(1) WEIL, II, p. 594.

le sang de ses frères, il préféra sacrifier son salut pour assurer le leur : il se livra à son ennemi Yūsuf.

Notre auteur est trop délicat pour nommer ces « chrétiens perfides ». Michel le Syrien atteste, d'une source arménienne, que ces perfides n'étaient autres que Gagik de Vaspourakan, Atrnerseh de Tayk' et Ašot, fils de Šapouh, un neveu de Smbat (1).

Le catholicos, qui se trouvait en bons termes avec ces trois princes, s'est gardé de donner leurs noms.

Yūsuf traita, d'abord, son royal prisonnier avec honneur, mais finit par lui faire endurer des supplices les plus cruels et le mit à mort au bout d'un an, *զամ մի թուականդակ ձգեալ ընդերկարէր,* (p. 130), c'est-à-dire en 912. Ainsi Smbat périt après avoir régné 22 ans (p. 131). Le règne de Smbat datant de l'an 340 E.A., sa 22e et dernière année reviendra à l'an 361 E.A. = 12 avril 912 - 11 avril 913.

Ašot, son fils et héritier, continua la lutte contre les envahisseurs. Du vivant de son père, déjà, le jeune prince était renommé pour sa valeur et pour sa vigoureuse résistance aux infidèles. « Ašot, tel un aigle qui s'élance dans les airs, fondait sur les pillards musulmans, qui portaient leurs ravages dans tout le pays. » Après le martyre de son père, il redoubla d'énergie, et, parcourant ses États d'un bout à l'autre, il battait les ennemis, si bien qu'en peu de temps il reconquit les places fortes qui avaient appartenu à son père et que l'émir Yūsuf avait enlevées. Il passa au fil de l'épée les garnisons musulmanes. Ašot, secondé par son frères Abas, attaqua avec fureur la garde sarrazine dans le Bagrévand et la massacra. Les forces arabes, postées en Širak, furent également détruites. De là il partit dans la région de la Gogarène et reconquit les possessions paternelles ; il fondit sur les troupes ennemies à Tiflis, fit un grand carnage, chargea de fers plusieurs chefs arabes pour les échanger plus tard contre des prisonniers chrétiens. Ensuite Ašot revint en Tašir et de là, se jeta, à la tête d'une poignée d'hommes d'élite, sur les détachements arabes campés près d'Ałastev (= Akstafa), les tailla en pièces, et, chargé de butin, regagna Tašir. De là il se rendit auprès de son ami le prince

(1) MICHEL LE SYRIEN, III, p. 515.

Gourgen pour délibérer ensemble sur l'état des choses et retourna dans la région d'Aršarouni. L'ennemi cessa depuis d'infester le pays.

Le roi Atrnerseh, celui qui avait trahi Smbat, d'accord avec ses troupes, mit le diadème royal sur la tête d'Ašot et l'installa sur le trône de son père.

Les frères Arcrouniens, Gagik et Gourgen, ainsi que le princes de Siunikʿ, encouragés par la prouesse d'Ašot, reprirent les armes contre l'ennemi commun. Yūsuf, furieux devant ce front uni, se tourna vers les faibles et se mit « à répandre son poison » sur la population. Notre auteur fait un tableau saisissant des cruautés et des vexations que l'émir musulman fit commettre, sans épargner les femmes et les enfants. Un jeune homme, Michel, natif de la Gogarène, et deux frères de la race Gnounienne, David et Gourgen, furent martyrisés (1).

Ce qui aggrava encore la situation du pays c'est que les voisins chrétiens, Grecs, Abkhazes, gens de la Gogarène et de l'Otène se permirent aussi des dévastations sous prétexte que la prospérité du pays servirait à attirer le méchant émir.

Ces manifestations hostiles de ceux dont on attendait du secours, désolaient les habitants. La guerre extérieure et les querelles intestines entre les dirigeants rivaux poussèrent enfin la patience générale à bout. Une espèce de révolution éclata : « Les gens de naissance humble » comme dit l'historien, « se dressèrent contre les grands seigneurs pour contester leurs privilèges. » Les rois et les princes tenaient, de leur côté, à ruiner les anciennes familles de la noblesse et en créaient, à leur gré, de nouvelles. Les passions déchaînées menaçaient de renverser l'ordre social ; les mauvais instincts, jalousie, méchanceté se donnèrent libre carrière, la

(1) On commémorait ces martyrs le 27 Mareri, d'après *Jean Catholicos* (ce qui doit être corrigé en 20, comme chez Asołik et dans le Synaxaire). En 912-916 le mois de Mareri correspondait au mois de Janvier. Jean Cath. classe ces martyrs parmi « les faibles », sur lesquels Yūsuf déchargea sa fureur. Leur supplice est placé par le même historien après la mort de Smbat, même après le couronnement d'Ašot, probablement au mois de janvier de l'an 914. Michel est connu de la *Chronique Géorgienne* où il est surnommé Gobron. D'après la *Vie de Gobron*, Michel tomba entre les mains de Yūsuf avant la mort de Smbat. Brosset, *Hist. de la Géorgie*, I, p. 276.

haine mit tout le monde en conflit armé l'un contre l'autre. Le sang coulait, les maisons, les villages et les bourgades s'écroulaient. Une cruelle famine mit le comble au malheur et faucha d'innombrables victimes. « Le feu étincelant qui nous envahit, le glaive sans merci des guerriers qui incessamment répandait vers nous l'odeur de la mort, durèrent jusqu'à sept ans, et nous autres, restants, fûmes contraints d'émigrer » (p. 142).

L'auteur de ce tableau si triste semble l'avoir trop noirci pour une raison personnelle. Il avait quitté l'Arménie du vivant de Smbat : envoyé par ce roi auprès de Yūsuf pour négocier la paix, il fut arrêté par l'émir et jeté en prison. Il parvint à se sauver en Albanie chez le prince Atrnerseh, pour passer de là auprès de l'autre Atrnerseh, roi d'Ibérie. Il était encore hôte d'Atrnerseh lorsque Smbat fut tué, et Ašot monta sur le trône. Sans doute, la situation du jeune roi et de son pays était très grave. Mais tout de même l'historien l'a chargée à outrance, peut-être pour se justifier en quelque sorte d'avoir abandonné ses ouailles alors que le roi Smbat se sacrifiait à ses devoirs.

Pendant son séjour chez Atrnerseh, le Catholicos reçut une lettre du patriarche de Constantinople, Nicolas (le Mystique). Le patriarche est douloureusement touché de tous les malheurs qui ont accablé l'Arménie, l'Ibérie, l'Albanie et voit le salut dans le rétablissement de la solidarité entre les princes de ces pays. Aussi le patriarche exhorte-t-il le catholicos à faire de son mieux pour rétablir l'intelligence entre eux. Il ne leur convient pas de s'obstiner dans « la sauvage bestialité, écrit le patriarche, dans la rage avec laquelle ils se ruinent mutuellement ; il faut les ramener à la raison humaine et au calme chrétien. »

Le patriarche avertit le catholicos qu'il écrit simultanément au curopalate Atrnerseh et aux notables de l'Abkhazie et les invite à suivre le conseil du catholicos et à vivre en plein accord entre eux et avec les princes de l'Arménie et de l'Albanie. Il faut réunir ces pays pour faire face à l'impie ennemi, le fils de Abū-Sāğ, et c'est surtout au Catholicos qu'il revient de tâcher par tous les moyens de mettre fin à l'antagonisme pernicieux des chefs. Dès que l'unanimité sera réalisée, l'empereur ne manquera pas, sui-

vant l'avis du patriarche, d'envoyer des troupes, auxquelles se rallieront le Curopalate, les chefs de l'Abkhazie et les princes de la Grande Arménie, et on battra l'ennemi avec les forces communes (pp. 144-146).

Le catholicos se mit immédiatement à l'œuvre pour exécuter le message du patriarche. Il commença par le curopalate Atrnerseh et l'engagea à travailler pour rétablir la solidarité désirable. Ensuite, « ayant appris, dit le catholicos, quelles souffrances douloureuses les orages avaient versées sur le peuple du Seigneur, je pleurai sur lui, des torrents de larmes tombaient de mes yeux. Je me rappellai le jour de détresse où j'avais quitté mon pays et cela me serra le cœur. Tout abattu, je rétablis un peu mes forces et pris le chemin du Taron. Là, je trouvai le soulagement de mes peines chez mes proches, chez les princes et le peuple, et mon âme s'épanouit. » (p. 146-147).

Le souvenir des jours qu'il avait passés dans la prison de Yūsuf était tellement pénible, que le catholicos ne pouvait se décider à rentrer en Arménie. Il aurait préféré rester chez Atrnerseh, si la mission dont il était chargé par le patriarche Nicolas ne lui avait pas imposé le voyage en Taron.

A son arrivée auprès de Grégoire, prince du Taron, le catholicos apprit que l'émir Yūsuf, installé à Dovin, cherchait de nouvelles victimes. Il avait tourné ses armes contre Gagik de Vaspourakan, avec l'aide duquel il avait ruiné Smbat. Les montagnes inaccessibles de Moksène et de Korduène offraient un abri sûr à Gagik. Son frère Gourgen et son gendre Smbat Siuni, qui s'étaient réfugiés chez lui après le martyre de Smbat, l'assistaient dans la lutte contre l'émir.

Ašot, fils de Šapouh et cousin du roi Ašot, se trouvait dans le camp de Yūsuf ; sa position était très délicate : il était pris entre le souci de ne pas compromettre son amitié avec l'émir et le devoir de ne pas faire tort à son pays. Quant à Ašot, le roi, il demeurait ferme et se faisait admirer de tous par ses courses intrépides, par ses exploits hardis contre les envahisseurs musulmans, ibériens ou gogaréniens. Il n'était pas si facile de calmer la mer agitée des passions, comme le croyait le patriarche de Constantinople, et de rétablir la vie normale, sans une intervention autoritaire. Le catholicos

le comprit puisqu'il adressa une lettre à l'empereur. Ce ne fut pas, certainement, sans la suggestion du prince Grégoire, dont il partageait à ectte époque l'hospitalité.

La copie de la lettre du catholicos nous est conservée, insérée dans son œuvre historique. C'est un écrit du style prolixe si particulier à la plume de notre auteur. Deux points surtout demandent attention. Il décrit d'abord l'état déplorable du pays, exposé aux incursions dévastatrices des infidèles, déchiré par les discordes des princes ambitieux ; il atteste la mort tragique du roi Smbat, « chef de tous les Orientaux », qui « avait assuré au peuple d'Askanaz (= Arménien) une existence sans troubles ».

Ensuite le catholicos demande à l'empereur de « lever les mains contre l'insolence de l'ennemi jusqu'à son épuisement, pour sauver le lot de son héritage et pour remplir de toute sa force le temple de la grande magnificence du Dieu élevé, le temple qui est devenu captif et à la merci des rebelles de ce monde ». « Chassez les bêtes méchantes, s'écrie le catholicos, les loups rapaces, les païens révoltés, les barbares sauvages, conquérez ces contrées que vous avez gagnées originairement au moyen de vos lois douces et pleines de grâce. Secouez de nous cette terre où nos dos sont engagés ; déliez de nos cous le joug qui est devenu, dans les mains de cet oppresseur, si lourd qu'il nous fait périr. »

Pour manifester encore davantage son dévouement à l'Empire, notre auteur déclare qu'il aimerait aller voir l'empereur dans sa résidence, que c'était son rêve, depuis longtemps, dont la réalisation, pourtant, a été empêchée par des circonstances défavorables. Son rêve va plus loin : il désirerait s'installer sous les auspices de la majesté impériale. Cela veut dire qu'il était prêt à transférer le siège patriarcal dans l'Arménie byzantine.

« Nous nous soustrairions par là, continue le Catholicos, à la poursuite des Ismaélites et, nous sentant en pleine sécurité sous l'ombre de vos ailes, il ne nous resterait plus qu'à faire paître les ouailles de Dieu, confiées à nous, et à élever les prières continuelles vers Dieu pour la paix, pour la sécurité et pour la prospérité des empereurs autocrates et universellement réputés. Avec votre aide, avec votre gloire, avec votre grâce nous saurions préparer le peuple arménien pour

qu'il complaise en premier lieu à Dieu, ensuite, par la volonté de Dieu, à Vous. Une chose doit être certaine auprès de la gloire de Votre trône : lorsque moi, l'humble berger du troupeau, je m'établirai à l'abri du Saint-Signe à la gloire rayonnante et sous la protection attentive des souverains autocrates, mes ouailles et mon clergé — l'héritage du Christ — suivront mes traces avec plus d'empressement et viendront paître avec le troupeau des brebis raisonnables de votre pâturage universel, en se ralliant en commun à l'Empire Romain comme l'Italie et l'Asie entière. »

Les idées que le Catholicos émet dans sa lettre sont les idées personnelles et particulières à un chef spirituel, dévoué à l'Empire chrétien. Les vrais maîtres du pays ne partageaient, sans doute, pas ces vues : ils avaient, eux aussi, des sympathies pour l'Empire et étaient prêts de faire cause commune avec lui, mais ils ne voulaient pas courir le danger de perdre leur indépendance, en se soumettant à l'Empire, en se rattachant « aux brebis du pâturage impérial ». Mais il paraît que le chef de l'église arménienne n'allait pas si loin, n'entendait, par ces expressions risquées, que la protection de l'empereur chrétien. On verra qu'il renoncera bientôt « à son rêve de voir l'empereur » au moment où ce rêve était à sa portée.

La lettre du Catholicos mit l'empereur au courant de ce qui s'était passé en Arménie. Il chargea aussitôt un certain Théodore *vaslikos* (= *βασιλικός*) d'aller en Arménie pour conduire le Catholicos et le roi Ašot dans la capitale. L'envoyé arriva chez le Catholicos dans le Taron, où il se trouvait toujours auprès du prince Grégoire. Le Catholicos accepta l'invitation de l'empereur et renvoya Théodore chez le roi Ašot. Celui-ci prit le chemin de Constantinople. « Au cours de son voyage, dit notre historien, Ašot rencontra partout un accueil hospitalier ; on lui accorda des honneurs royaux dans toutes les stations par où il passa. Arrivé dans la capitale, il fut reçu par l'empereur comme un dignitaire de haut rang ; on lui assigna une place grandement honorifique. « Ašot obtint l'opulence de la gloire non pas comme quelques autres titulaires, mais comme un rejeton royal, que l'empereur présentait comme étant déjà sous son égide et qu'il instruisait abon-

damment dans l'art de régner » (1). Il l'appelait simplement le fils du martyr et son fils chéri ; il le décora de la magnificence de la pourpre, de remarquables vêtements brodés d'or, de voiles aux franges dorées, lui serra à la taille une ceinture ornée de pierres précieuses. On fit cela maintes fois. On lui fit don de chevaux rapides au cou élevé, avec des armures et des ornements. Nombre de verres à boire, des services de table et quantité d'objets en or et en argent furent préparés pour lui. On traita également avec beaucoup de considération les vassaux d'Ašot qui l'avaient accompagné ; beaucoup de *hṙog* (= *ῥόγα*) et une large pension leur furent assignés jusqu'à la rentrée d'Ašot dans ses États » (p. 155).

Le catholicos s'était mis en route pour aller à Constantinople. Mais arrivé du Taron à Derǰan il changea son dessein, et malgré la demande réitérée de l'empereur il renonça à continuer sa route. La crainte d'être à tort soupçonné de sympathies pour les Chalcédoniens, comme il l'explique, l'a retenu de faire ce voyage qui aurait pu égarer les esprits faibles. Toutefois le catholicos s'avança jusqu'à la région d'Ékéléaç (= Akilisène), sans doute, pour aller à Constantinople. Il chancelait évidemment dans sa décision. Il explique ce voyage par le désir de voir les endroits sacrés par la vie de S. Grégoire l'Illuminateur. Le catholicos visita avec émotion la grotte, la source, le jardin du Fondateur de l'Église arménienne, coupa une branche de l'arbre que S. Grégoire lui-même avait planté et resta dans les couvents de cette contrée environ neuf mois, en attendant, paraît-il, le retour d'Ašot de la capitale. Il est plus que probable que c'est sous l'influence des moines de ces couvents que le catholicos renonça à sa décision de visiter l'empereur.

Entretemps Yūsuf s'acharnait contre Gagik de Vaspourakan. Le sort tragique de Smbat était une leçon trop instructive pour que Gagik se pliât docilement devant l'émir perfide, qui l'avait exploité contre le roi arménien et maintenant s'était armé contre lui. Les premières attaques de Yūsuf furent repoussées. L'émir, irrité, fondit sur les États de Gagik, mais ne risqua pas de le poursuivre dans la montagne

(1) La phrase est assez vague : s'agit-il de l'honneur d'être instruit dans l'art de régner ou de celui d'assister aux parades impériales?

où il s'était retiré et revint sur ses pas sans avoir rien obtenu. Gagik rentra dans sa résidence, se prépara contre de nouvelles tentatives de l'émir, et s'assura, dans ce but, du concours des princes Atom Anjevaci et Grégoire de Moxène.

La nouvelle de ces événements arriva à Ašot à Constantinople. Il quitta la capitale. L'empereur lui donna des officiers et un renfort de troupes. Yūsuf, qui tenait chez lui l'autre Ašot, cousin du roi, s'empressa de le couronner roi et le renvoya à Dovin pour disputer le pouvoir royal à Ašot. L'astuce de l'émir l'emporta sur la prudence des deux princes rivaux. La guerre civile troubla une fois de plus le pays. Le prince Siuni, Smbat, qui s'était réfugié chez Gagik, revint pour adhérer au parti d'Ašot. A ce moment le catholicos aussi revint de l'Ekéléaç, sur l'appel des deux rois. Grâce à l'autorité dont il jouissait auprès d'eux, le Catholicos put ménager leur réconciliation.

Le catholicos Jean s'était rendu dans le Derǰan et dans l'Ékéléaç en même temps qu'Ašot se rendait à Constantinople. Il resta en Der an un mois et en Ékéléaç, neuf mois ; après dix mois environ il revint chez Ašot qui rentrait de Constantinople. Ašot avait séjourné à Constantinople, évidemment, autant de temps que le Catholicos en Derǰan et en Ekéléaç. Si Ašot se trouvait, comme nous avons vu, à Constantinople en 914 avant septembre, son retour, dix mois après, se place au début de l'été de l'année suivante (915).

Smbat, prince Siuni, vint de Vaspourakan auprès d'Ašot. Une charte, conservée dans l'œuvre historique d'Orbelian, constate la présence de Smbat dans ses propres domaines en 364 E.A. = avril 915 - avril 916 [1]. Il était venu chez lui d'auprès d'Ašot, ce qui fixe le retour d'Ašot à l'an 915.

Ašot se fit accompagner par des troupes impériales, qui l'aidèrent à consolider son trône. Les Byzantins n'en parlent pas. Les sources arabes attestent qu'en 303 de l'hégire = 17 juillet 915 - 4 juillet 916, l'armée byzantine fit une incursion dans la direction de Maraš, Samosate et Hisn-Mansur ; elle ravagea le pays et emmena 50.000 prisonniers. L'incursion

(1) ÉTIENNE ORBELIAN, *Histoire de Sisakan*, ch. 48.

dans la région de Maraš fut conduite par l'Arménien Mleh, (= Melias de Lykandos) (1).

Il est fort possible que lors de cette campagne un détachement de troupes byzantines ramena le prince Ašot dans ses états. Cela confirmerait la date du retour d'Ašot : été de l'an 915.

Les trois frères de Smbat Siuni, Sahak, Babgen et Vasak, regagnèrent ses États en même temps que Smbat, en 915. A cette époque Yūsuf mit en liberté la femme de Smbat et celle de Sahak qu'il tenait prisonnières depuis la prise du château d'Ernǰak, qui tomba peu après la mort de Smbat. Les prisonnières avaient été retenues en prison deux ans (p. 161) ; donc elles avaient été capturées en 913 environ. Smbat fut mis à mort peu avant leur captivité, ce qui donne le début de l'an 913 ou la fin de 912. C'est encore une confirmation de la date que nous avons proposée pour la mort de Smbat.

Tout cela n'est pas favorable à la chronologie d'Asołik, qui place la mort de Smbat en 915 ou plutôt 914, admet un interrègne de sept ans et fait monter son fils Ašot sur le trône en 921, pour régner jusqu'à l'an 929. Cette chronologie est d'autant plus étonnante qu'Asołik ne connaît pas d'autres sources, pour le règne de Smbat et d'Ašot, que l'histoire de Jean Catholicos. D'où vient donc l'interrègne de sept ans ? N'est-il pas en rapport avec le passage, chez Jean Catholicos, où il se plaint des misères qui se prolongèrent jusqu'à sept ans, et qui le déterminèrent à émigrer ? L'auteur entend le laps de temps à partir de sa fuite de la prison de Yūsuf en 909 jusqu'à sa rentrée de la région d'Ekéléaç auprès d'Ašot en 915-916.

Il semble qu'Asołik n'a pas bien compris le texte de Jean Catholicos. D'abord il a commis une faute, en mettant l'arrivée de Yūsuf en 907 et son départ en 914. Yūsuf est resté beaucoup plus longtemps en Arménie, de 901 à 919, et de 922 à 926. Il dit : « l'émir Yūsuf, retenu en Arménie sept ans, détruisit notre peuple par l'épée, la famine et la captivité. » Pourtant d'après le Catholicos, ce n'est pas

(1) Weil, II, p. 635.

le départ de Yūsuf, mais la rentrée d'Ašot d'auprès de l'empereur qui a mis fin aux vexations de l'émir. Pour corriger sa faute, Asołik émet une conjecture qui est aussi erronée. Jean Catholicos fait mention des misères de sept ans après avoir raconté la fin de Smbat. Cela a amené, sembe-t-il, Asołik à compter les sept ans à partir de la mort de Smbat et de cette façon il est arrivé à placer l'avènement d'Ašot en 921 (914 + 7 = 921). Il est tombé dans cette erreur avec d'autant plus de facilité que justement à cette date, en 921, Ašot fut reconnu par le successeur de Yūsuf, l'émir Sbuk, qui le dota du titre flatteur de šahan-šah, « roi des rois ». Le roi arménien se fit ainsi reconnaître par le calife. Peut-être Asołik a-t-il tenu ce moment pour le début véritable du règne d'Ašot. De toute façon sa chronologie est arbitraire et doit être rejetée pour faire place à celle qui résulte du récit de Jean Catholicos, l'historien de l'époque.

II

Ašot est surnommé Erkatʻ, « le fer », pour sa valeur et son action vigoureuse (1). Pour maintenir l'héritage de son père il dut faire une guerre incessante à ses ennemis extérieurs et domestiques. Il fallait combattre l'opposition dangereuse de son cousin, le protégé de Yūsuf, et dompter les ambitions de ses vassaux turbulents. Les frères Gntʻouniens, Vasak et Ašot, qui avaient obtenu du roi Smbat la forteresse de Samšouldi dans le district de Tašir, refusèrent l'obéissance à Ašot. Une première action contre eux échoua. Ašot dut chercher une alliance en Albanie, en épousant la fille de Sahak Sévada, prince d'Albanie. Pendant qu'on célébrait ses noces, Yūsuf lui envoya une couronne royale avec des présents précieux, vêtements et chevaux, et même un escadron de cavalerie musulmane à sa disposition. Pourquoi Yūsuf changea brusquement sa politique envers Ašot, nous le verrons plus loin. Malgré l'attitude de Yūsuf, son allié Ašot l'anti-roi, fixé à Dovin, continua son hostilité. Ašot vint camper devant la ville de Dovin avec le renfort que lui

(1) Asołik, III, ch. 6.

donna son beau-père. L'anti-roi le chassa. Ašot partit chez son ami le prince Gourgen d'Ibérie et revint à Dovin, à la tête de nouvelles troupes, contre son adversaire. Cette fois le catholicos Jean, l'historien, intervint, et réussit à les réconcilier sans coup férir.

Ašot est de nouveau chez son beau-père Sahak Sévada. Il a besoin de son secours pour ramener à la prudence un autre vassal, le prince arrogant de l'Otène, Moïse, qui s'était révolté contre le roi, quoiqu'il eût été nommé le chef des tribus incultes de cette région par Ašot lui-même. Moïse fut écrasé et sévèrement puni : on lui creva les yeux.

Ašot rentra triomphant chez lui dans le Širak. Une autre surprise l'attendait, qui l'affecta douloureusement. Son frère Abas, qui avait épousé la fille de Gourgen d'Ibérie, tramait, de concert avec lui, une conjuration contre Ašot. Son rival Ašot, l'anti-roi, semble avoir été l'animateur de ce complot. Vasak, le prince du district de Gełak‘ouni, accourut auprès d'Ašot pour lui témoigner sa fidélité. Mais, à cause d'une lettre qu'il avait reçue de l'anti-roi Ašot et de Gourgen, beau-père d'Abas (1), on l'accusa d'être mêlé à l'affaire. Ašot le saisit et le jeta dans le fort de Kayan.

Vers cette époque arriva un nouveau gouverneur arabe pour remplacer Yūsuf. Il s'appelait Farkini et avait apporté de la part du calife une couronne à poser sur la tête de Gagik Arcrouni, au grand mécontentement de Yūsuf, qui tenait Gagik pour un ennemi acharné.

L'arrivée de Farkini nous révèle le pivot caché de tous ces événements, dont le récit n'est pas encore fini.

Dans un milieu plein d'intrigues et de provocations rien n'est solide, ni l'amitié, ni la fidélité. Le prince Sahak Sevada, le beau-père d'Ašot, qu'il considérait comme son principal appui, vit arriver son tour de trahir le roi. Une rencontre sanglante était inévitable sans l'intervention des grands seigneurs, qui réussirent à rétablir la confiance ébranlée entre le gendre et le beau-père.

Le roi Ašot comprenait bien que le vrai instigateur de

(1) Jean Catholicos, p. 165. « L'anti-roi Ašot et Gourgen, son beau-père » est à corriger, « et Gourgen, le beau-père de son frère », *աներոյ <եղբաւր> իւրոյ* ».

toutes ces révoltes était son cousin, qui aspirait à la couronne. Aussi attaqua-t-il subitement sa résidence, la ville de Dovin, qu'il prit. Après cela, il se rendit chez Atrnerseh, roi d'Ibérie, et marcha avec lui contre Gourgen, partisan de l'anti-roi. Celui-ci accourut au secours de Gourgen, qui fut soutenu aussi par Abas, frère d'Ašot. Les trois conjurés n'osant pas accepter la bataille, se retirèrent dans des défilés inaccessibles; mais, poursuivis par Ašot et Atrnerseh, ils demandèrent la paix, avec engagement de réparer les dégâts qu'ils avaient faits.

La joie des vainqueurs fut troublée par la nouvelle que Sahak Sévada, le beau-père d'Ašot, avait de nouveau levé l'étendard de la révolte : il était entré en Otène, avait dévasté et pris les places fortes de Jorop'or, de Kayan, mis en liberté Vasak qui était renfermé dans le Kayan. Le rebelle avait fait brûler la moisson et avait pris position dans un vallon près de Taouš. Le roi Ašot n'ayant que trois cents soldats contre huit mille de Sahak, proposa la réconciliation à condition qu'il lui rendît les forteresses et la population qu'il avait déportée. Sahak, sûr de son succès, retint chez lui l'envoyé d'Ašot et lui déclara qu'il allait répondre à Ašot par l'épée. Indigné de l'insolence de son beau-père, Ašot accomplit alors un remarquable exploit, très admiré de l'historien Jean. Avec deux cents hommes il tomba sur les huit mille de son adversaire et les mit en fuite. Sahak et son fils Grégoire furent faits prisonniers, et Ašot après quelque hésitation donna l'ordre de les aveugler. La place forte de Gardman et tout le pays du prince vaincu passèrent à Ašot.

Peu avant la défaite de Sahak, au dire de notre historien, Yūsuf s'éleva contre son souverain ; à une ou deux reprises il battit l'armée du calife, mais finalement il fut écrasé, et chargé de fers, conduit au calife.

Les sources arabes confirment bien le renseignement de l'auteur arménien. Yūsuf, comme gouverneur d'Atrpatakan (= Atropatène), n'avait jamais inspiré beaucoup de confiance à Bagdad. Personne ne doutait qu'il cherchât une occasion de se constituer en prince indépendant.

Dès l'an 299 de l'hégire = 29 août 911 - 18 août 912, alors que les forces du calife étaient occupées à réprimer les trou-

bles des Karmates, Yūsuf suspendit formellement les prestations habituelles au calife.

Quelques années plus tard, en 340 de l'hégire = 5 juillet 916 - 24 juin 917, l'émir d'Adarbaiǧān (= Atrpatakan), quoiqu'on lui eût donné en outre le gouvernement de Ray, de Kazvin, de Zengan et d'Ahar, refusa de payer le tribut sous prétexte que ses revenus suffisaient à peine pour entretenir les pays de son gouvernement.

En 305 de l'hégire = 24 juin 917 - 14 juin 918, le calife envoya ses troupes pour ramener l'émir inconsciencieux à la raison. Après un premier succès, Yūsuf sentit que sa cause était perdue. Il entra en négociation et proposa la paix à condition de payer annuellement sept cents mille pièces d'or. A Bagdad on n'en voulait rien entendre. La guerre recommença, et le général Mūnis attaqua Yūsuf près d'Ardebil le 19 juin 919, le défit et le fit prisonnier.

Après le départ du victorieux Mūnis, un certain Sbuk, ancien client affranchi de Yūsuf, réunit les partisans de son chef, chassa les troupes du calife que commandait ʿUbayd (ou ʿAbd) Allāh b. Muhammad al-Fāriqī [1]. Ces renseignements précieux, qui sont en partie connus aussi de Jean Catholicos, nous aident à voir clair dans les évènements que nous venons d'exposer d'après l'historien arménien, à en établir la chronologie et en expliquer les causes.

Yūsuf se brouilla avec le calife en 911 ; c'est en cette même année qu'il attaqua le roi Smbat et prit le fort de Kapoyt et le roi. L'émir avait bien choisi le moment : le calife était occupé par des difficultés intérieures et, comme l'atteste Jean Catholicos, il n'était pas en état de réprimer les tentatives de l'émir.

Le même Yūsuf, après avoir longtemps protégé l'anti-roi Ašot, l'abandonna et reconnut son homonyme le roi Ašot en lui envoyant la couronne royale. Il y a une raison de rapporter ce fait au moment où Yūsuf envisageait l'arrivée des troupes du calife envoyées contre lui, c'est-à-dire à l'an 917. La guerre commença et dura deux ans (917-919). Or, c'est à cette époque qu'on trouve le roi Ašot aux prises avec

(1) WEIL, II, pp. 621-624.

des difficultés intérieures : une coalition plus ou moins apparente, et composée de son frère, de son cousin, de son beau-père, de son ami et de ses vassaux, s'armait contre lui. L'historien Jean Catholicos croit expliquer cette volte-face brusque par l'action néfaste des passions humaines : jalousie et ambition. Quelle que soit la part des mobiles personnels dans les affaires politiques, elle n'est pas suffisante pour nous faire comprendre les détours des conflits que nous avons suivis.

Yūsuf s'était conduit de façon à se rendre odieux à tout le monde. Personne d'entre les princes du pays n'a jamais songé à se servir de ses forces contre ses adversaires. Même l'anti-roi Ašot, son ami prétendu, a toujours répugné à recourir à son aide. Le roi Ašot accepta la main tendue de cet homme, à un moment où les troupes du calife marchaient contre lui et où un successeur, en la personne de Fāriqī, était déjà arrivé pour le remplacer (Fāriqī est bien le Farqini de Jean Catholicos). Le moment était donc favorable pour tirer vengeance de l'émir criminel. Les princes Siuniens qui avaient tant souffert par lui osèrent l'attaquer. Dans ces conditions, l'alliance d'Ašot avec le meurtrier de son père devait être considérée par les dirigeants du pays au moins comme inopportune. Elle était susceptible de compromettre le prestige du roi. Abas, son frère, Gourgen, son ami, furent les premiers à manifester ouvertement leur indignation et à se rallier à l'autre Ašot qui venait de relever sa renommée en rompant avec le méchant émir Yūsuf. La révolte des autres princes eut le même motif. Notons que le nouvel émir honora de la couronne royale non pas Ašot, mais Gagik Arcrouni. Il est fort possible qu'il ait encouragé l'opposition des princes à Ašot.

En 919 Yūsuf, battu, fut condamné à expier son insolence dans la prison du calife à Bagdad. Sbuk, son lieutenant, releva son drapeau, et, peut-être avec le concours d'Ašot, chassa al-Fāriqī. En conséquence, l'émir arabe gratifia son allié du titre prétentieux de šahān-šah. Une telle collaboration avec l'agent de Yūsuf ne faisait guère honneur à Ašot, selon l'opinion courante. La révolte de Sahak Sévada n'était peut-être qu'une protestation contre ce fait. Mais voici un épisode plus fâcheux.

En 921, l'armée byzantine entra en Arménie et assiégea

Dovin. L'émir Sbuk, qui défendait la ville, avait pour allié le roi Ašot (1). Assister le chef musulman contre l'empereur chrétien n'était pas une politique de nature à augmenter la popularité d'Ašot. Jean Catholicos a passé sous silence le siège de Dovin, ainsi que la part qu'Ašot y eut, pour ménager le roi. Mais il raconte que le prince d'Otène, Amram, surnommé Clouk, « petit taureau », à cause de sa valeur, projeta d'abandonner « le pouvoir du seigneur du pays pour passer volontiers sous le joug de l'étranger Gourgen, qui était le prince des princes de la Cappadoce ; il exhortait même ses princes subordonnés à se joindre pour soulever une révolte dans le même but. » Amram enferme sa famille dans la forteresse de Taouš pour pouvoir agir plus librement.

Le prince des princes du pays de Cappadoce n'est autre que le fameux Jean Kourkouas, qui en qualité de domestique des scholes avait conduit l'armée byzantine contre la ville de Dovin. La mention du général byzantin est une preuve qu'il y eut vraiment un siège de Dovin et que ce siège de 921 n'est pas à confondre avec celui de l'an 927-928, dont parlent les sources arabes. Amram voulait apparemment profiter de la présence des troupes byzantines pour venger l'émir arabe. Jean Catholicos a déformé l'intention de ce prince en lui attribuant l'absurde idée de passer sous l'autorité du stratège de la Cappadoce.

Ašot se porta contre le rebelle en Otène. Sa situation était critique. Il se vit seul, quitté par tout le monde, sauf quelques gens de peu de valeur. Il était obligé d'aller chercher du secours dans la lointaine Abkhazie. Avec des troupes qu'il reçut, il revint attaquer Amram. Celui-ci se cacha dans les montagnes. Ašot en le poursuivant tomba dans un marécage boisé, d'où il ne put sortir. Ses troupes, désespérées, manquant de vivres et d'eau potable, entrèrent en contact avec l'ennemi pour lui livrer Ašot. Le roi, instruit du complot, réunit ses fidèles et, avec une audace peu ordinaire, réussit, dans la nuit, à franchir les lignes ennemies. Il se sauva dans la forteresse voisine dite Kak'avak'ar (= la pierre des perdrix).

(1) ASOLIK, III, ch. 6, place cette campagne à la deuxième année de Lécapène, donc, en 921.